

GENEVOIX Maurice Raboliot

La tentation libertariste

Raboliot est braconnier en pays de Sologne. Il est marié et il a trois enfants. Le braconnage est sa passion et la Sologne aussi. Raboliot est poursuivi par la maréchaussée et par le gendarme Bourrel, son ennemi intime. L'histoire se termine dans un combat singulier.

Sa femme s'appelle Sandrine. Ses deux garçons s'appellent Edmond et Léopold. Sa dernière est la petite Sylvie. Ils résument, étymologiquement, à eux seuls l'histoire de Raboliot : il cherche la richesse de la forêt mais il doit être viril et fort comme un lion pour se protéger contre l'ennemi.¹

Mais qui est l'ennemi ? Est-ce l'autorité qui fait appliquer le droit objectif² ? Raboliot est-il son propre ennemi en proie à sa passion du braconnage et tout à la joie que lui procure la nature au droit de laquelle il accepte exclusivement de se soumettre ? Qui détient la vérité du braco, de la communauté des hommes ou de la justice ? Voilà la question que pose cette fable libertariste³, où le personnage principal balance entre le choix de l'absolue liberté et l'indispensable grégarisme⁴. Cette histoire est universelle. Et la Sologne en est le cadre.

Polysémie du naturalisme

On peut dire de cette œuvre de Maurice Genevoix qu'elle est une célébration de la nature mais très vite il nous montre que les tentations libertaristes de son héros sont vouées à l'échec car l'homme est d'abord un animal social. Comme la Provence de Giono, la Sologne de Genevoix n'est qu'un prétexte au déroulement de cette histoire universelle. Elle est le pays de sa mère où il vit depuis sa plus tendre enfance. C'est le pays qu'il connaît mais à la différence de Giono qui fait de la Provence un personnage vivant, fantasque, parfois monstrueux, qui en fait une représentation très personnelle voire hallucinée⁵, Genevoix fait de la Sologne une description naturaliste, à la fois construite sur des souvenirs précis de chasse et sur une recherche documentaire allant jusqu'à l'enquête de terrain. La note qui précède le texte dans l'édition « Les cahiers rouges » chez Grasset de septembre 2013 dit : « Pour décrire l'une des plus fameuses chasses à l'homme de la littérature, Genevoix a participé à plusieurs braconnages « avec sur le nez le binocle et à la main le calepin du romancier naturaliste »⁶.

L'auteur se pose donc en témoin, respectueux des faits dont la scrupuleuse et adéquate représentation sert de cadre à l'homme dans la nature en tant que sujet de « droit naturel⁷ ». La topographie, la faune, la flore constituent un ordre naturel où se meut naturellement l'homme qui s'abstrait d'une réglementation superflue. Elle est superflue car elle contraint celui qui s'inscrit dans l'ordre de ce qui est et non dans celui de ce qui doit-être. Et c'est là que le naturalisme de Genevoix trouve sa limite, notamment dans une ambiguïté permanente entre le descriptif et le prescriptif qui caractérise l'incertitude du statut de Raboliot que

¹ Léopold veut dire fort comme un lion ; Sylvie signifie la forêt. Edmond signifie richesse et protection. Sandrine veut dire protéger contre l'ennemi et homme viril.

² C'est ensemble des règles organisant la vie en société ayant un caractère obligatoire.

³ Le libertarisme (ou libertarianisme) est un mouvement philosophique qui revendique un droit absolu à la liberté fondé sur la propriété de soi qui suppose l'interdiction n'empiéter sur la liberté des autres.

⁴ Propre d'une espèce à vivre en collectivité et à adopter des comportements communs.

⁵ Voir à ce titre « Bataille dans la montagne », Jean Giono, édition Folio poche 2007.

⁶ Maurice Genevoix, Raboliot, les Cahiers Rouges Grasset 2013, page 6.

⁷ Le droit naturel serait l'ensemble des droits inaliénables de l'homme propres à son humanité (droit à la liberté, droit de propriété).

Genevoix illustre génialement en mettant, comme son héros, le lecteur à la croisée des chemins grâce à l'exploitation d'une polysémie du naturalisme :

- le naturalisme est la narration scrupuleuse et scientifique de ce qui est, dans l'esprit du mouvement littéraire cher à Zola et à Huysmans ;
- le naturalisme est aussi l'art du taxidermiste qui s'attache à donner l'illusion de la vie à des animaux morts.

Si, en effet, les noms de lieux sont scrupuleusement respectés au point qu'il est possible de suivre sur une carte les parcours de Raboliot – Tremblevif, Beuvron, Chaon, Sennely, la Sauvagère, Bois Sabot, l'Aubette, vallée du Bouchebrand – les fleurs sont identifiées avec une précision de naturaliste qui suggère plus l'herbier que la nature sauvage : soit, il y a les chênes, les peupliers et les bouleaux, ; il y a ce qu'il en reste après le passage du baucheton⁸ : les têtiaux, les trognards ; il y a la pineraie et la genêtère ; et il y a aussi les digitales, les flouves, les phléoles, les cardamines, les coucous et l'oseille sauvage et le paysage encadré de plaisses. Enfin, il y a eu, dans les éditions antérieures à 1952, les breuvées pourpres et les breumailles rose tendre. Mais Genevoix s'est ravisé et a supprimé les terminologies trop précises au moment de la mise en édition de poche de son roman. Est-ce la preuve d'une confusion entre « préciosité stylistique » et naturalisme ? Ou entre les deux naturalismes qu'on vient d'évoquer ?

De la même manière, en effet, il supprime de son bestiaire l'évocation des idées mélanotes⁹ et il laisse subsister, entre autres perdrix, lapins, « lieuves », poules, faisans, coqs royaux, anvots¹⁰, les « tourteplates » dont une note de bas de page précise qu'il s'agit d'engoulevents.

D'ailleurs, le bestiaire le plus conséquent est celui de Touraille le taxidermiste, le beau-père de Raboliot où ce dernier trouve refuge alors qu'il est recherché par la gendarmerie. Moineaux, passereaux, pics-verts, chevreuil, écureuil, renards « en loques trainant pêle-mêle sur l'établi »¹¹, chouette effraie, chevêche, buses, corbeaux, freux, pies, geais, sansonnets, merles, ramiers forment un peuple figé dont les créatures « semblaient s'animer au toucher de ses doigts »¹². Voilà bien des scènes donnant l'illusion de la vie. Mais comme l'herbier, la collection des animaux empaillés de Touraille suggère-t-elle la nature sauvage ? Non : « c'était comme si l'on fût entré dans un musée, dans une église. Instinctivement, on baissait la voix »¹³.

Une joie partagée

Qui est donc Touraille dans l'intention romanesque de Maurice Genevoix ? Il est l'artisan et la voix de la raison. Il est l'incarnation de l'alternative entre nature et culture, entre passion et raison, entre libéralisme et grégarisme. Touraille n'a pas que le talent d'empailler les bêtes. Il suscite la considération autant qu'il aime être considéré : « c'était un homme bien capable. Ménétrier, lui aussi, il violonait aux noces, et volontiers pour son plaisir. On n'imaginait pas tout ce qu'il pouvait faire de ses doigts : il avait fabriqué un baromètre, une

⁸ Baucheton : ouvrier bucheron de Sologne.

⁹ L'idée mélanote : poisson de rivière.

¹⁰ Les anvots : les orvets.

¹¹ Ibid. page 91.

¹² Ibid. page 92.

¹³ Ibid. page 91.

maisonnette qu'on aurait cru en pierre, avec un toit d'ardoise auquel rien ne manquait, ni les cheminées rouges ni la girouette de tôle »¹⁴. Il est l'homme du compromis entre la réalité qu'il représente et la fiction qu'il met en scène telles que les scènes de genre dont les écureuils sont les acteurs. C'est l'homme de la joie civilisée qui joue du violon avant de retourner au travail. C'est l'homme sage « et le contentement de soi lui rayonne par toute la poitrine, le récompense légitimement »¹⁵. Il est le dualisme de Raboliot.

Ainsi, c'est Touraille qui tente de le ramener à la raison car toute son existence est vouée, passionnellement, à la nature et à la chasse. Touraille dit : « Je t'aiderai si tu es raisonnable ; mais si tu deviens fou, bernique ! »¹⁶ Mais Raboliot est-il fou ? Est-il dans l'erreur car si la joie n'était suffisante pour légitimer ses fugues et sa soif de liberté, il revendique aussi un droit naturel à s'approprier les ressources et la terre qui les porte. Le droit naturel n'est-il pas la raison ?

Sa joie d'abord. On souhaiterait à Raboliot « Que sa joie demeure » pour paraphraser Giono qui emprunta lui-même ce titre à la cantate de Jean Sébastien Bach « Jésus, que ma joie demeure ». Jean Giono en supprima le nom de Jésus avec la conviction que cette joie peut-être profane et profonde mais plus encore, païenne¹⁷. C'est André Durand qui définit le concept de joie employé par Jean Giono dans le site Comptoir Littéraire comme étant : « le sentiment qui naît en l'individu lorsqu'il s'intègre harmonieusement à l'ordre naturel du monde, le sentiment tranquille d'être à sa place, accordé au rythme universel »¹⁸. N'est-ce pas exactement le sentiment qui semble inspirer le Raboliot de Genevoix en symbiose totale avec la nature ? « Raboliot respirait lentement, la chair pénétré d'un bien-être végétal, si absolu qu'il ne sentait plus son corps »¹⁹ Mais, tandis que l'homme de Giono est un paysan attentif au cycle des saisons car elles subordonnent sa subsistance, l'homme de Genevoix est un ouvrier bucheron qui tente de s'affranchir de la servitude par le braconnage. Autrement dit, il puise sa liberté dans la vie sauvage.

Quoiqu'il en soit, l'homme de Genevoix comme celui de Giono tirent leur joie des mêmes émotions d'ordre fusionnel avec la nature. Maurice Genevoix écrit : « Autour de lui, des files de peupliers, des têtes rondes de saules émergeaient de cette blancheur nacrée. Ce lui fut une joie d'y plonger tout son corps... »²⁰ ; plus loin, il ajoute « La joie qui s'émouvait en lui, il l'accueillait de son plein gré, il l'appelait à chaque seconde, résolu à n'en laisser rien perdre »²¹ ; il dit encore : sa joie naissait, jaillissait d'elle-même ; il était sûr que de cette nuit, de tout ce qu'il ferait cette nuit, ne pourrait naître qu'une joie toujours plus riche et plus grisante »²². Giono écrit dans *Rondeur des jours* : « Les jours sont des fruits et notre rôle est de les manger, de les goûter doucement ou voracement selon notre nature propre, de profiter de tout ce qu'ils contiennent, d'en faire notre chair spirituelle et notre âme, de vivre. Vivre n'a pas d'autre sens que ça »²³. Il écrit encore dans *Que ma joie demeure* : « Depuis que le cerf était arrivé sur le plateau, il appelait ainsi les grandes joies intérieures qu'il se donnait à lui-

¹⁴ Ibid. page 93.

¹⁵ Ibid. page 98.

¹⁶ Ibid. page 166.

¹⁷ Païenne au sens étymologique qui vient de *paganus* et qui veut dire paysan. Païenne aussi car Giono, féru de mythologie, évoque souvent le dieu Pan dans son œuvre.

¹⁸ www.comptoirlitteraire.com

¹⁹ Ibid. page 201.

²⁰ Ibid. page 43.

²¹ Ibid. page 57

²² Ibid. page 57.

²³ Jean Giono, *Rondeur des jours*, édition L'imaginaire Gallimard, avril 2012, page 7

même. Aujourd'hui le cerf, c'était goûter le goût de l'hiver, de la forêt nue, des nuages bas, marcher dans la boue, entendre les buissons qui giflaient sa veste de velours, avoir froid au nez, chaud dans la bouche. Il se sentait libre et agréablement seul »²⁴.

Ce lien intime entre l'homme et la nature, Genevoix et Giono l'expriment avec le même art de la synesthésie où tous les sens sont absorbés dans un absolutisme impropre désormais à faire le distinguo entre chacun d'eux et l'objet même de leur perception. Le vert est sombre et sonore²⁵ ; la clarté est huileuse²⁶ ; les champs « semblaient aux yeux une sorte de toucher velouteux »²⁷.

Quelle folie, alors, il y a-t-il à rechercher la joie ? L'homme vertueux dit Spinoza est celui qui fait l'effort pour conserver son être propre et il est heureux lorsqu'il le conserve effectivement. Car « chacun appète nécessairement ce qu'il juge lui être bon »²⁸. Et agir par vertu c'est agir sous la conduite de la raison²⁹. Donc Raboliot est raisonnable. Et la raison est notre essence car rien ne peut se concevoir antérieurement à l'effort de se conserver³⁰.

En quoi l'attitude de Raboliot est-elle différente de celle des autres hommes ? Elle est différente en ce que l'un « appète » à la solitude et les autres, à l'agitation. Si l'on pose, comme Pascal, le principe que nos gesticulations sont d'ordre passionnel parce que nous souhaitons échapper à notre triste condition de mortel et qu'en la fuyant nous cherchons le bonheur qui est dans le repos de l'âme³¹ et si le repos de l'âme n'est, par essence, que dans le divertissement, le bonheur n'est que dans le divertissement. La passion de l'homme est donc sa raison.

Or, ce que lui reproche Touraille, c'est d'avoir une autre raison, celle de la solitude. Et pour s'accomplir, Raboliot revendique un droit naturel incompatible avec le droit objectif.

Droit naturel et libertarisme

Demandons-nous d'abord si la chasse, chez Raboliot, n'est pas un divertissement pascalien³². Il ne consume pas le lièvre et la grive. Il ne les détruit pas en tant qu'acte objectif n'ayant pas d'autre sens que lui-même. Il les consomme. Il s'accomplit, donc. Raboliot les consomme, même crus : « Alors, il mangeait les bêtes crues. Ça lui avait été pénible, en commençant, mais il s'y était fait bien vite »³³. Et s'il ne les consomme pas, il les vend car le produit de la vente est le seul moyen d'ajouter aux faibles revenus de Sandrine qui fait quelques ménages, ceux qui assureront la subsistance de la famille.

²⁴ Jean Giono, *Que ma joie demeure* Le Livre de poche 1996 page 278.

²⁵ Ibid. page 17.

²⁶ Ibid. page 50.

²⁷ Ibid. page 50.

²⁸ Spinoza, *Ethique*, proposition 19 Garnier Flammarion 1965 page 238.

²⁹ Ibid. proposition 24 page 241.

³⁰ Ibid. proposition 22 page 240.

³¹ *Pensées*, Pascal éditions Librairie Ch. Delagrave 1826 page 155.

³² Voir la note relative à la chronique du roman de Jean Giono « *Rondeur des jours* » qui distingue consommer au sens de achever, accomplir, dont l'acte suppose une destruction utile, employée à quelque usage, à quelque fin, et consumer qui ne suppose qu'une destruction pure et simple, qui n'a pas d'autre fin qu'elle-même.

³³ Ibid. page 203.

Si l'homme recherche le bonheur par le divertissement qui est, entre les siens, une agitation qui n'a pas d'autre objet qu'elle-même, s'il ne peut rester seul en repos dans une chambre car « s'il savait demeurer chez soi, il n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. »³⁴, si « les hommes aiment tant le bruit et le remuement »³⁵, si « la prison est un supplice si horrible », alors « le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible³⁶ ». Or Raboliot est solitaire et son agitation n'est pas une fin en soi. La recherche d'un lien symbiotique avec la nature est son accomplissement et la morbidité qui sourd de cette quête est, comme la mort, régénératrice. Il est donc étrange. Si, par essence, la passion de l'homme est sa raison comme on vient de le voir, la raison de Raboliot, c'est-à-dire sa propension à la vertu spinoziste et son aptitude à la solitude, sont sa folie. Il le sait car tandis qu'il fait ses adieux à Sandrine, qu'il détache sa chienne pour rejoindre la route, il sait bien « parbleu, que ça n'était pas raisonnable, c'était cela, justement, qu'il avait besoin à cette heure ! »³⁷. Mais on voit bien qu'il ne déplore sa déraison qu'à l'aune du jugement des hommes.

Ainsi, l'homme peut-il se concevoir sans la communauté des siens ? Genevoix montre que non et la folie est de vouloir s'en échapper.

D'abord, la revendication du droit naturel comme fondement de sa propre liberté a-t-elle un sens ?

Raboliot pense que le droit à la chasse participe d'un ordre immanent car dit-il, « Il y a l'instinct de la chasse, le besoin de chasser selon le temps et la saison, d'obéir aux conseils éternels qui vous viennent de la terre et des nuages, aux ordres clairs qui montent en vous avec la même lenteur paisible que la lune blanche sur les champs »³⁸. Il a l'intuition qu'il y a place pour lui en ces terres³⁹. Il pense que « Braconner n'est pas voler »⁴⁰ mais n'est-il pas en train de s'en convaincre lui-même autant que M. de Remilleret, possesseur du sol et de la chasse ? Il doute pourtant de la légitimité de cette appropriation. « Les étangs ? Elles étaient à tout le monde. Les landes itou, et les taillis, où chacun pouvait faire passer ses vaches à sa guise... »⁴¹.

Mais si Raboliot doute de la légitimité de cette appropriation comme de toutes les autres, il doit alors aussi douter de la légitimité de la sienne. Car soit son fondement est naturel soit il est réglementé. Si Raboliot revendique une réglementation, il est dans la négation du droit naturel. S'il associe étroitement sa liberté à la propriété privée, il est libertarien. Dans les deux cas, il se trompe.

La revendication du droit naturel n'a en effet pas de sens. La simple juxtaposition des deux termes de droit et de naturel constitue un oxymore puisque le mot droit évoque l'ordre de ce qui doit être alors que le mot naturel évoque celui de ce qui est. Simone Manon évoque dans son site « Philolog »⁴² cette contradiction en citant ce que Hume appelle « le paralogisme

³⁴ Pensées, Pascal, éditions Ch. Delagrave 1826 page 152.

³⁵ Pensées, Pascal, éditions Ch. Delagrave 1826 page 132.

³⁶ Pensées, Pascal, éditions Ch. Delagrave 1826 page 153.

³⁷ Ibid. page 50.

³⁸ Ibid. page 42.

³⁹ Ibid. page 159.

⁴⁰ Ibid. page 136.

⁴¹ Ibid. page 99.

⁴² <http://www.philolog.fr/droit-naturel-et-droit-positif/print/>.

naturaliste »⁴³ constitutif d'une aberration intellectuelle. Comment, en effet, peut-il être possible de tirer de la nature constituée d'un ensemble de faits ayant entre eux des relations de causalité, des normes ? Il y a bien les lois naturelles qui sont de l'ordre du descriptif comme la force du vent, dont se désintéresse d'ailleurs le gendarme Bourrel, mais auquel « il est vain de vouloir désobéir »⁴⁴. Et il y aurait le droit naturel qui est de l'ordre du prescriptif. Mais la question de savoir à quel titre ai-je le droit de prélever les ressources d'une terre ne se pose pas en soi. La question ne se poserait pas à Raboliot, le braconnier, s'il était seul puisque son rapport à la nature et à sa propre subsistance ne sont que des faits. Dès qu'il est confronté à sa propre communauté, sa capacité à prélever des ressources peut être remise en cause par un autre fait de type concurrentiel. Si Volat, qui est un autre braco, prélève sur le même territoire que Raboliot, la concurrence ne peut se régler que de deux manières : l'un tue l'autre et ce meurtre constitue un autre fait de la nature. Ou bien l'un et l'autre se mettent d'accord pour partager le territoire en établissant une norme qui n'a plus rien de naturel en ce sens que le devoir n'est pas immanent à la nature mais vient bien de l'extérieur comme contrainte à leur liberté. Cet extérieur, c'est le consentement duquel va naître le contrat social et le droit objectif dont Bourrel est l'incarnation : « Je suis gendarme, tu entends ! J'ai les tribunaux derrière moi, peut-être ; avec la prison à la clef... »⁴⁵.

Quant à la revendication de la propriété de soi⁴⁶ telle que l'énoncent les libertariens comme justification de la négation de toute forme d'Etat au motif qu'elle porterait atteinte aux libertés individuelles, elle constitue une autre aberration intellectuelle. D'abord parce que le droit de propriété est un droit et, on vient de voir, il ne peut exister aucun droit ni préalable, ni consubstantiel à la nature. Ensuite parce que le concept de propriété de soi comme métaphore d'une revendication de l'absolue liberté⁴⁷ n'a d'intérêt que s'il s'envisage une fois de plus par rapport à autrui : je ne fais pas sur la propriété d'autrui ce que je ne souhaiterais pas qu'on fasse sur mon propre bien ; de même que je n'exerce sur autrui aucune des contraintes que je refuserais qu'on exerce sur moi. Il y a déjà ici une conscience de l'altérité, une empathie comme morale intuitive excluant de soi-même l'absolutisme de la liberté. Enfin, le fait de s'approprier un bien sur le fondement du libertarisme est un non sens car l'appropriation arbitraire est en soi une atteinte au droit de propriété de l'autre (le libertarisme ne se justifie, en effet, qu'à condition qu'on n'empiète pas sur les libertés des autres).

Une morale grégaire

C'est le personnage de Firmin Tournefier que Raboliot rencontre au terme de sa cavale qui met le doigt sur la vanité de ses exigences, voire peut-être sur la sophistication de son argumentaire. Raboliot lui confie sa volonté de voir une dernière fois sa femme et ses enfants et l'autre lui répond : « Voilà encore une pauvre parole ! Tu veux, tu veux... Est-ce que tu es seul à vouloir ? Est-ce que tu as le droit de commander ? »⁴⁸. Est-il besoin d'un Tournefier pour mettre Raboliot face à ses contradictions ? Sa cavale est une telle souffrance qu'il regrette même la présence et la méchanceté de Bourrel⁴⁹, son pire ennemi. Il perd le goût de la chasse : « Il continuait d'aller son lourd pas d'homme, ne regardant même pas la queue blanche qui fuyait au galop »⁵⁰. Bourrel savait que Raboliot reviendrait et il l'a attendu : « Le

⁴³ Hume *Traité de la nature humaine* ^[3] L.III, section I,

⁴⁴ Ibid. page 41.

⁴⁵ Ibid. page 157.

⁴⁶ Ibid. page 102 : « Car c'est une joie, se possédant pleinement, d'aventurer sa vie aux frontières du péril... ».

⁴⁷ Voir article sur Ecrits pacifistes de Jean Giono.

⁴⁸ Ibid. page 231.

⁴⁹ Ibid. page 214.

⁵⁰ Ibid. page 214.

pays le tient trop... Quand il aura trainé son las, il reviendra, ça sera plus fort que lui »⁵¹ La nature, Raboliot ne la perçoit plus que comme le moyen de rejoindre sa maison et les siens : « Il regardait la route, sa chaussée d'ocre rose qui montait, descendait, filait d'un trait vers le canal, passait le pont et gagnait sa maison »⁵². Plus loin : « Il y avait cette route, la même, de caillou en caillou courant vers sa maison, par chacun de ses grains de pierre, unie à sa maison, là-bas. Tout droit ! Tout droit ! »⁵³. N'est-on pas dans la métaphore géométrique dont parle Simone Manon dans « Phililog » lorsqu'elle définit, en tant qu'idéal moral, la notion de droit ? « Droit s'oppose à courbe, dit-elle, et la mesure de cette rectitude ne nous semble souffrir aucune relativité ni ne dépendre de l'arbitraire des uns et des autres. Ce qui est droit ou juste nous paraît être ce qui est conforme à une loi ayant la nécessité rationnelle, l'universalité et l'éternité de la règle mathématique »⁵⁴.

Ainsi, voilà que la convention est ce que Raboliot désire le plus au monde. Après la fugue, c'est le retour au pays, au canton. C'est le retour du paysan au sens de l'homme du village et c'est tout autant le retour du païen. Les choses qu'il aimerait voir, désormais, ne sont plus celles du sauvage pays de Sologne mais toutes celles qu'il a omis de regarder et dont il rêve aujourd'hui du citadin contact : « Il passerait au pied de l'église encapuchonnée d'ardoises dans l'ombre du vieux marronnier », « Et il dirait bonjour aux gens : « alors gars, ça va comme tu veux »... », « Toutes les boutiques se toucheraient à leur place. Chez les marchands de bicyclettes, les lanternes brilleraient derrière la devanture »⁵⁵. Raboliot redécouvre un monde de produits manufacturés. Et si les fleurs auxquelles il pense évoquent la nature, ce sont celles des jardins : « il irait vers l'Aubette et le jardin du père Touraille. Les bambous, les aveliniers, les coudriers devaient clore les allées de leurs frondaisons serrées ; les saponaires, les gaillardes, les pieds-d'alouette mêler leurs fleurs aux rives des plates-bandes... »⁵⁶.

En revenant, Raboliot sait-il cependant ce qui est bon pour lui ? Est-il l'homme vertueux et raisonnable ? Car il sait qu'il sera nécessairement confronté à Bourrel et qu'il résultera de cette rencontre et la mort et la prison. Est-ce à dire que la liberté de l'homme n'est qu'un leurre ?

Si l'homme est animal social selon Aristote, il ne peut vivre que dans la cité car c'est dans la cité qu'il s'accomplit. Qu'il se dispense de la cité et il n'est pas homme. Soit il est Dieu soit il est une bête⁵⁷. A moins qu'exceptionnellement il soit dans la contemplation tel l'anachorète. Ou qu'il soit capable d'entendre le langage des forêts comme dit Pierre Nicole⁵⁸ dans ses « Œuvres philosophiques et morales » : « car toutes les créatures ont un langage, c'est-à-dire qu'elles peuvent exciter des pensées. Ceux en qui elles en excitent suffisamment, peuvent se plaire dans la solitude, et ils s'y plaisent d'autant plus innocemment, que les images qu'elle leur fournit leur représentent plutôt la grandeur de Dieu que leur propre grandeur, et qu'elle leur parle peu d'eux-mêmes et beaucoup de Dieu : c'est l'avantage de la

⁵¹ Ibid. page 243.

⁵² Ibid. page 218.

⁵³ Ibid. page 219.

⁵⁴ <http://www.philolog.fr/droit-naturel-et-droit-positif/print/>.

⁵⁵ Ibid. page 220.

⁵⁶ Ibid. page 220.

⁵⁷ Aristote, Ethique à Nicomaque IX, 9, 1169b, 16.18

⁵⁸ Pierre Nicole (1625 – 1695) est l'un des principaux écrivains de Port-Royal, théologien, controversiste, moraliste.

solitude »⁵⁹. A moins enfin qu'il soit le surhomme de Nietzsche dans « Ainsi parlait Zarathoustra » venu pour annoncer la mort de Dieu et libérer les hommes de leurs illusions divines. Raboliot est-il homme à entendre le langage des forêts ? N'est-il pas alors prisonnier de la morale grégaire dont parle Nietzsche dans « Le gai savoir » au risque de sombrer dans les faiblesses de l'hétéronomie ?

Annexe

Le vocabulaire employé par Maurice Genevoix dans « Raboliot » l'est-il dans un souci naturaliste ? Voici de manière non exhaustive quelques mots de vocabulaire et des locutions.

Accoté des reins à la table : adossé (p 36), un trainier : un vagabond (page 36), roussiaux : rouquins (page 36), pésans : paysans, aricandiers : crève-la-faim (page 22), chaud-ferdis : chaud et froid (page 46), acrassiner : chercher querelle, embêter (page 48), locution : « le froid de cette tête « en allée » page 49, boultiner : chercher sa nourriture en tout sens (page 53). « Vous siéserez ben deux minutes » pages 65 et 66. Tertous : tous (page 94), bouère : pâte (page 98) ; faire regippe : faire ressort (page 98) ; dailler : errer (page 99) ; arroeillé : regardé (page 107) ; hottu : vouté (page 107) ; dret : à droite (page 109) ; boulé comme un chien : en boule (page 111) ; de l'iau : de l'eau (page 111) ; « quant tu leur auras ouvri » page 111 ; doutant : doute (page 112) ; s'ensauver : se sauver (p 112) ; elle était espritée : elle avait de l'esprit (p 113) ; la poque : la fille (lien de filiation) page 126 ; vous ne me croyez pas : croire (page 134) ; des meusses : des passages (p 134) ; c'était bachique : bizarre (page 151) ; boête : boisson (page 160) ; taisir : tarir (page 165) ; un idiot : un idiot (page 165) ; qui t'ostine : qui t'obsède (page 166) ; alle : elle (page 187) ; des affézes : des affaires ? (page 187) ; térébrants : perçants (page 208) ; agouantes : insupportables (page 209) ; sommer : être au sommet (page 209) ; il aura trainé son las : il se lassera (page 243).

⁵⁹ Œuvres philosophiques et morales de Nicole chez Hachette édition 1845 « Pensées sur divers sujets de morale » pensée n°16.